

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°12 – janvier/février 2008

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2008

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

1

LE CHRIST

Dont la Croix est l'Arbre de Vie

Dans l'ordre de l'initiation chrétienne, si c'est bien le Christ qui est l'initiateur, il faut qu'il se manifeste comme le Christ *Sophia* (cf. le bienheureux Henri Suso) ou, à tout le moins, dans l'ordre des « petits mystères », comme le Christ dont la Croix n'est autre que l'Arbre de Vie :



« L'Arbre dont il s'agit porte des feuilles trilobées rattachées à deux branches à la fois, et à son pourtour des fleurs en forme de calice ; des oiseaux volent autour ou sont posés sur l'arbre »¹.

Lorsque nous parlons du Christ, en effet, nous évoquons d'abord le Sauveur du monde, le « Crucifié », autrement dit le Christ *Jésus*. Nos âmes seront sauvées et nos corps ressusciteront, telle est

¹ René Guénon, *Le symbolisme de la Croix*. Toutes les citations suivantes de René Guénon sont extraites du même ouvrage.

la foi chrétienne. Pourtant, déjà, dans cette dimension de salut individuel, nous n'ignorons pas que la foi chrétienne ne saurait se limiter à cette seule proposition, en ce sens que le Christ *Jésus* exige souvent plus de ceux qui ont foi en sa mort et en sa résurrection, *il exige d'être amoureusement uni à eux.*

Telle est la voie mystique.

Dans cette voie, de Sauveur, le Christ *Jésus* devient le Bien-aimé de l'âme puis, dans une intimité grandissante, l'Époux divin. Nous savons d'ailleurs que les « noces spirituelles » de l'âme et du Bien-aimé, de l'Unique époux divin, forment le terme de la voie mystique.

A présent, il faut considérer la voie initiatique chrétienne. Le Christ y apparaît comme le Christ *dont la Croix est l'Arbre de vie*, et symbolise l'accomplissement de ce qu'il est possible d'appeler les petits mystères, autrement dit la réintégration, par l'initié chrétien, de l'« état primordial ». C'est ce que suggère par exemple, René Guénon, lorsqu'il affirme : « L'« Arbre de vie » se retrouve au centre de la « Jérusalem céleste », ce qui s'explique aisément quand on connaît les rapports de celle-ci avec le « Paradis terrestre », il s'agit de la réintégration de toutes choses dans l'« état primordial », en vertu de la correspondance de la fin du cycle avec son commencement. »

Avec le *Christ dont la Croix est l'Arbre de vie*, c'est par conséquent la Fontaine de vie que l'initié chrétien atteint, comme dans le Chant XXVIII du *Purgatoire* de la *Divine comédie* de Dante : « L'eau que tu vois ne jaillit pas de source » (121). Cette Croix n'est plus seulement le signe du salut, qui est le terme de la vie chrétienne dans la dimension du salut de l'âme, elle devient la promesse d'une « ascension ». Cette Croix, en tant qu'« Arbre de vie », *est aussi l'Axe du monde*. Comme le remarque encore René Guénon, « la Croix du Christ occupe toujours la place centrale qui appartient proprement à l'« Arbre de Vie » ; et, lorsqu'elle est placée entre le soleil et la lune comme on le voit dans la plupart des anciennes figurations, il en est encore de même : elle est alors véritablement l'« Axe du Monde ».

De la même manière, si le Christ *Jésus*, le Sauveur introduit les âmes au Ciel², il faut considérer, dans la voie initiatique chrétienne, que ce « Ciel » passe pour le lieu où commence l'ascension céleste,

² « On entend par « ciel » l'état de bonheur suprême et définitif. Ceux qui meurent dans la grâce de Dieu et qui n'ont besoin d'aucune purification ultérieure sont réunis autour de Jésus et de Marie, des anges et des saints » (*Compendium*, 209).

comme il en est de cette Fontaine de Vie depuis laquelle l'initié doit s'élever en direction du Paradis céleste, selon les mots de Dante :

« Je m'en revins de l'onde sainte / régénéré comme une jeune plante / renouvelée de feuillage nouveau, / pur et tout prêt de monter aux étoiles » (142-145).

Depuis la Fontaine de Vie, l'initié progressera donc à travers les hiérarchies angéliques, jusqu'au seuil du monde divin et supra divin³. L'iconographie chrétienne ancienne représente le Christ assis sur un trône avec, à ses pieds, le monde manifesté, à savoir le monde terrestre, la Terre céleste et le monde des hiérarchies angéliques, autrement dit le Monde céleste. L'initié chrétien s'élève ainsi, de hiérarchie en hiérarchie, jusqu'au seuil de l'Amour qui est le seuil du Monde divin ; Monde divin qui est le monde « non manifesté », divin et supra divin, et qui est « Triple lumière », comme l'affirme Dante, dans son *Paradis* (chant XXXI) :

« Ce royaume tranquille et plein de joie, / peuplé de gens antiques et nouveaux, / tenait regard et amour en un seul point. O triple lumière. »

Or, cette « Triple Lumière » est Dieu lui-même en qui l'initié chrétien s'abîme comme en *un nuage d'inconnaissance*, ou encore, elle est ce « seul point » où l'initié s'annihile : au sein de la « nue Dêité ».

2

LE CHRIST

« Homme universel »

Dans la voie initiatique chrétienne, le Christ est une figure de l'Homme universel : « L'union du « Ciel » et de la « Terre » est la même chose que l'union des deux natures divine et humaine dans la personne du Christ, en tant que celui-ci est considéré comme l'« Homme Universel » (René Guénon).

C'est sous la conduite de ce Maître que l'on atteint le Ciel.

Et qu'est-ce que le Ciel ?

Pour *connaître* le Ciel dont il est question dans la voie initiatique chrétienne, il faut s'attacher au Christ-*Sophia* en tant que symbole de l'« Homme universel ».

³ Les expressions « monde divin » et « monde supra divin » se rapportent respectivement à Dieu (*Gott*) et à la Dêité (*Gottheit*).

L'EUCCHARISTIE

Rite initiatique

L'Eucharistie est un rite initiatique qui constitue pour l'initié chrétien le rite *par excellence*, car il le configure au disciple que Jésus aimait, durant la dernière Cène, réunissant le Maître spirituel *par excellence* à ses disciples. L'initiation chrétienne, qui est Amour et Connaissance, s'origine à l'expérience du disciple que Jésus aimait, qui eut connaissance des secrets divins tandis qu'il reposait sa tête sur la poitrine du Seigneur : symbole du Divin Cœur de Jésus.

C'est la blessure au cœur du Christ qui figure la voie initiatique chrétienne, et c'est par elle que l'initié a connaissance de la Science divine qui est déposée dans son Cœur sacré. Lorsqu'il participe à l'Eucharistie, l'initié reçoit cette Science divine, sous les apparences du Corps et du Sang du Christ. C'est ainsi l'Eucharistie qui lui permet de progresser dans la voie initiatique, jusqu'à ce seuil de l'ineffable où l'adoration du Saint Sacrement, cette fois, l'entraîne : « en un désert »,

Au sein de la « nue Dêité ».

**DOCUMENTS D'ORIENT
ET D'OCCIDENT**

MADAME DE STAËL

Des philosophes religieux appelés Théosophes.

Lorsque j'ai rendu compte de la philosophie moderne des Allemands, j'ai essayé de tracer une ligne de démarcation entre celle qui s'attache à pénétrer les secrets de l'univers, et celle qui se borne à l'examen de la nature de notre âme. La même distinction se fait remarquer parmi les écrivains religieux : les uns, dont j'ai déjà parlé dans les chapitres précédents, s'en sont tenus à l'influence de la religion sur notre cœur ; les autres, tels que Jacob Bœhme, en Allemagne, Saint Martin, en France, et bien d'autres encore, ont cru trouver dans la révélation du christianisme, des paroles mystérieuses

qui pouvaient servir à dévoiler les lois de la création. Il faut en convenir, quand on commence à penser, il est difficile de s'arrêter ; et soit que la réflexion conduise au scepticisme, soit qu'elle mène à la foi la plus universelle, on est souvent tenté de passer des heures entières, comme les faquins, à se demander ce que c'est que la vie. Loin de dédaigner ceux qui sont ainsi dévorés par la contemplation, on ne peut s'empêcher de les considérer comme les véritables seigneurs de l'espèce humaine, auprès desquels ceux qui existent sans réfléchir ne sont que des serfs attachés à la glèbe. Mais comment peut-on se flatter de donner quelque consistance à ces pensées, qui, semblables aux éclairs, replongent dans les ténèbres, après avoir un moment jeté sur les objets d'incertaines lueurs ?

Il peut être intéressant, toutefois, d'indiquer la direction principale des systèmes des théosophes, c'est-à-dire des philosophes religieux, qui n'ont cessé d'exister en Allemagne, depuis l'établissement du christianisme, et surtout depuis la renaissance des lettres. La plupart des philosophes grecs ont fondé le système du monde sur l'action des éléments ; et si l'on en excepte Pythagore et Platon, qui tenaient de l'Orient leur tendance à l'idéalisme, les penseurs de l'antiquité expliquent tous l'organisation de l'univers par des lois physiques. Le christianisme, en allumant la vie intérieure dans le sein de l'homme, devait exciter les esprits à s'exagérer le pouvoir de l'âme sur le corps ; les abus auxquels les doctrines les plus pures sont sujettes, ont amené les visions, la magie blanche (c'est-à-dire, celle qui attribue à la volonté de l'homme, sans l'intervention des esprits infernaux, la possibilité d'agir sur les éléments), toutes les rêveries bizarres enfin qui naissent de la conviction que l'âme est plus forte que la nature. Les secrets d'alchimistes, de magnétiseurs et d'illuminés, s'appuient presque tous sur cet ascendant de la volonté qu'ils portent beaucoup trop loin, mais qui tient de quelque manière néanmoins à la grandeur morale de l'homme.

Non-seulement le christianisme, en affirmant la spiritualité de l'âme, a porté les esprits à croire à la puissance illimitée de la foi religieuse ou philosophique, mais la révélation a paru à quelques hommes un miracle continu qui pouvait se renouveler pour chacun d'eux, et quelques-uns ont cru sincèrement qu'une divination surnaturelle leur était accordée, et qu'il se manifestait en eux des vérités dont ils étaient plutôt les témoins que les inventeurs. Le plus fameux de ces philosophes religieux, c'est Jacob Bœhme, un cordonnier allemand, qui vivait au commencement du dix-septième siècle ; il a fait tant de bruit dans son temps, que Charles Ie envoya

un homme exprès à Gorlitz, lieu de sa demeure, pour étudier son livre et le rapporter en Angleterre. Quelques-uns de ses écrits ont été traduits en français par M. de Saint-Martin : ils sont très-difficiles à comprendre, cependant l'on ne peut s'empêcher de s'étonner qu'un homme sans culture d'esprit ait été si loin dans la contemplation de la nature. Il la considère en général comme un emblème des principaux dogmes du christianisme ; partout il croit voir dans les phénomènes du monde les traces de la chute de l'homme et de sa régénération, les effets du principe de la colère et de celui de la miséricorde ; et tandis que les philosophes grecs tâchaient d'expliquer le monde par le mélange des éléments de l'air, de l'eau et du feu, Jacob Bœhrne n'admet que la combinaison des forces morales, et s'appuie sur des passages de l'Évangile pour interpréter l'univers.

De quelque manière que l'on considère ces singuliers écrits qui, depuis deux cents ans, ont toujours trouvé des lecteurs, ou plutôt des adeptes, on ne peut s'empêcher de remarquer les deux routes opposées que suivent, pour arriver à la vérité, les philosophes spiritualistes et les matérialistes. Les uns croient que c'est en se dérochant à toutes les impressions du dehors, et en se plongeant dans l'extase de la pensée, qu'on peut deviner la nature ; les autres prétendent qu'on ne saurait trop se garder de l'enthousiasme et de l'imagination, dans l'examen des phénomènes de l'univers : l'on dirait que l'esprit humain a besoin de s'affranchir du corps ou de l'âme, pour comprendre la nature, tandis que c'est dans la mystérieuse réunion des deux que consiste le secret de l'existence.

Quelques savants, en Allemagne, affirment qu'on trouve, dans les ouvrages de Jacob Bœhme, des vues très-profondes sur le monde physique ; l'on peut dire au moins qu'il y a autant d'originalité dans les hypothèses des philosophes religieux sur la création, que dans celles de Thalès, de Xénophane, d'Aristote, de Descartes et de Leibnitz. Les théosophes déclarent que ce qu'ils pensent leur a été révélé, tandis que les philosophes en général se croient uniquement conduits par leur propre raison ; mais puisque les uns et les autres aspirent à connaître le mystère des mystères, que signifient à cette hauteur les mots de raison et de folie ? et pourquoi flétrir de la dénomination d'insensés, ceux qui croient trouver dans l'exaltation de grandes lumières ? C'est un mouvement de l'âme d'une nature très remarquable, et qui ne lui a sûrement pas été donné seulement pour le combattre.



Une légende sur la femme de Timour.

L'épouse aînée de Timour, Bibi-Khanym⁴, désirant être digne de la gloire de son grand époux, eut l'idée d'élever, pendant une de ses campagnes, une médréssé⁵, à Samarkand, la capitale de l'émir. Bibi-Khanym désirait que l'édifice fût entièrement terminé pour le retour de son mari. Les travaux avançaient. La Khanym généreuse distribuait tous les vendredis de riches cadeaux aux artisans et manœuvres. La nouvelle se répandit du retour dans la capitale de Timour, vainqueur couvert de gloire.

Bibi-Khanym pressa encore davantage les artisans. Devant son désir impatient, le chef des travaux déclara qu'il terminera la construction pour le retour de Timour à condition que Bibi-Khanym réalise son unique désir. La Khanym demanda en quoi consistait ce désir. Le maître-artisan, depuis longtemps amoureux de la Khanym, répondit : « Que la Khanym me permette de l'embrasser sur son visage une seule fois. » Bibi-Khanym se mit en colère et refusa.

Le maître poussa les travaux et s'arrêta à la pose de la dernière brique. Des messagers annoncèrent le retour de Timour à Samarkand, pour le lendemain.

Bibi-Khanym offrit au constructeur de riches cadeaux, pour qu'il terminât les travaux.

Mais le maître refusait tous cadeaux et persévérait dans sa prétention. Devant son obstination et dans la crainte de voir le médréssé non achevé au retour de son mari, Bibi-Khanym céda,

⁴ Son nom véritable fut *Sarai-Moulk-Khanym*. On l'appelle aussi Mihirban : la bienfaitrice. Les musulmans du Turkestan donnent aux femmes des personnages religieux le nom de Bibi tout court ; Khanym est le titre donné généralement aux femmes des Khans d'où provient le nom de Bibi-Khanym

بی بی خانم

. Timour fut « Maître d'un horoscope sublime » et

صاحب قران قطب الدین

« Pôle de la religion »

⁵ Les ruines de cette médréssé se trouvent près de la mosquée de « Bibi-Khanym », élevé par Timour en 1599 en l'honneur de sa femme.

mais à condition que les travaux fussent terminés avant.

Le travail achevé, le maître descendit et s'approcha de Khanym.

– « Je viens pour le baiser promis, Khanym », dit le maître.

– « Je suis venue pour tenir ma promesse, répondit Bibi-Khanym. Il faut que tu m'embrasses sans voir ma figure que je n'ai le droit de montrer qu'à mon mari seul. »

Le maître ferma les yeux et approcha ses lèvres de la figure de Khanym. Celle-ci promptement couvrit son visage de sa main que l'artisan amoureux baisa.

Rentrée chez elle, Bibi-Khanym découvrit sa figure et vit une tache sombre, la trace du baiser d'un étranger, bien que posé à travers la main.

Les uns attribuaient l'apparition de la tache à ce que Bibi-Khanym, à la poursuite de la gloire, trahit son mari, ne fût-ce qu'en paroles. D'autres soutenaient que la tache du visage fut la conséquence du manquement à la parole donnée par Bibi-Khanym à l'artisan amoureux.

La tache disparut bientôt du visage de Bibi-Khanym. Mais une coutume s'établit d'appeler « visages noirs » **قرا یوزی** ceux qui manquent à leur devoir ou à la parole donnée.

Paris, octobre 1921.

MOUSTAFA TCHOKAÏ-OGLY.



CASPAR DAVID FRIEDRICH

Quand j'arrivais à Dresde, Friedrich venait de mourir⁶ ; je vis dans une des salles de l'Académie un paysage où cet artiste extraordinaire paraissait avoir exprimé sa dernière pensée. Sur les premiers plans, les faucheurs entassaient, à l'heure du soir, le foin qu'ils avaient coupé dans la journée ; à gauche, la prairie était échançrée par une mer froide, dont les vagues crues déferlaient sur la rive avec une

⁶ Caspar David Friedrich est mort à Dresde, le 7 mai 1840. *Note.*

sorte d'amer dédain qu'on eût pris pour la suprême ironie des tempêtes passées. À droite, au-delà des meules, au pied d'une colline, les décombres noirs, ravagés, funèbres, d'une demeure féodale⁷, formaient comme le chant de mort des vanités humaines. Sur la crête de la colline, des bois dépouillés étalaient leurs ramures sèches et grêles, et semblaient associer la ruine de la nature à celle de l'homme. Sur ce triste spectacle de la terre, le ciel étendait son dôme serein mais austère, qui ne permettait pas de séparer la terreur de l'espérance. Dans ce tableau, tout indiquait que l'auteur était un des adversaires hardis du système de l'imitation exacte, et un des artistes qui marquaient avec le plus d'éclat la transition de l'idéalisme de la première époque du goût allemand au romantisme de la seconde.

Né en 1776, à Greifswald, près de Stralsund, en Poméranie, Gaspard Friedrich se forma à Copenhague, lorsque la gloire d'Asmus Carstens y était toute vivante ; il vint à Dresde en 1795, et y fut nommé professeur en 1817. Jeune encore il perdit, à ce qu'on raconte, au milieu des glaces, un frère qui s'y était hasardé sur sa foi. Il fut si vivement frappé par ce malheur, que son imagination en prit à jamais le deuil ; tout ce que la création a de plus désolé et de plus lugubre a servi d'expression, pendant de longues années, aux mornes pensées de cet artiste. Un vaisseau brisé, désert, captif dans les glaces vertes ; une mer ensanglantée par le soleil, confondue avec le ciel, présentant d'effrayants prodiges aux yeux d'un homme qui rêve seul sur la grève ; un arbre foudroyé qui se meurt au milieu d'une fraîche prairie ; un oiseau nocturne perché sur une branche morte et chargée de neige, tels sont les sujets que Friedrich traitait de préférence pour exprimer la tristesse de son âme. Par le sentiment il rappelait assez souvent les pages mélancoliques de Ruysdaël ; par la composition ordinairement fantasque, par l'exécution à la fois minutieuse et arbitraire, il s'éloignait considérablement du maître hollandais, et se rapprochait, avec toute la différence des idées modernes, de l'ancienne école allemande. Parmi les héritiers de sa manière hardie et de son talent élégiaque, se distingue l'un des plus célèbres physiologistes de l'Allemagne, M. le docteur Carus. Un artiste norvégien, fixé à Dresde, M. Dahl, connu par un excellent ouvrage sur les monuments de bois de son pays (*Denkmale der Holzbaukunst in Norwegen*), semble imiter parfois les sombres images de Friedrich, tout en affectant pour la réalité un soin qui refroidit l'intérêt et exclut presque toujours la pensée.

⁷ On y reconnaît le château de Landskron, dans le Mecklembourg. *Note.*



Le repos pendant la fenaison, 1835 (?).

Le tableau décrit par Hyppolite Fortoul, inachevé, et une des dernières œuvres de C.D. Friedrich, a fait partie de la succession du peintre et a disparu. On peut le mettre en relation avec une œuvre de la même époque, inachevée elle aussi, et qui est conservée de nos jours à la Kunsthalle de Hambourg : *L'aube près de Neu-Brandenbourg, 1835* :





MEMOIRE
sur
LES ISMAÉLIS ET LES NOSAÏRIS
DE SYRIE,

Adressé à M. SILVESTRE DE SACY par M. Rousseau, Consul-Général de France à Alep, et Correspondant de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut : lu dans les séances particulières de cette Classe.

Des Nosairis.

Si nous en croyons les auteurs arabes qui ont écrit l'histoire de cette secte⁸, elle se seroit formée après la ruine de celle des Baténis, d'un ramas de gens sans aveu et adonnés à tous les vices, qui se réunirent en corps de nation sous la conduite d'un certain *Ebn-Muldjem*, et puisèrent leur doctrine extravagante dans les livres des Sabéens, des Samaritains, des Brahmanes et des Mages. Il est à présumer que cette secte a pris naissance dans le Hedjaz, et qu'avec le temps elle

⁸ J'ignore quels sont les auteurs qu'a consultés M. Rousseau ; mais en combinant les témoignages d'Abou'l-faradj ou Grégoire Bar-hebræus, tant dans sa Chronique syriaque que dans son Histoire des dynasties, écrite en arabe, d'Abou'lféda, du Catéchisme des Druzes, de Hamza ben-Ali, dans une pièce du Recueil des Druzes qui a pour objet la réfutation des Nosairis, enfin, du Catéchisme des Nosairis eux-mêmes, où plutôt d'un Recueil de pièces relatives à leur religion, apporté du levant par M. Niebuhr, je me suis convaincu que les Nosairis ne diffèrent point réellement des Karmates, et que dès le commencement du cinquième siècle de l'hégire, ils étoient connus en Syrie sous le nom de *Nosairis*. Il est même vraisemblable qu'ils y ont porté ce nom dès l'an 270 de l'hégire, et qu'il leur a été donné parce que leur chef avoit pris naissance dans un bourg du territoire de Coufa, nommé *Nasraya* ou *Nasrana*.

On peut consulter, sur les Nosairis, Pococke, *Spec. Hist. Ar.*, p. 25 et 265 ; Marracci, *Prodr. ad refut. Alcor.*, part. 3, p. 84 ; D'Herbelot, *Bibl. Or.*, au mot *Nossairioun* ; Niebuhr, *Voyage en Ar.*, tom. II, p. 357 et suiv. ; Volney, *Voyage en Égypte et en Syrie*, troisième édit., tom. I., p. 491. Ce voyageur les nomme Ansarié. *S. de S.*

s'est propagée jusqu'en Syrie, seul endroit peut-être où l'on en retrouve encore aujourd'hui quelques restes apparens. Plusieurs de ces auteurs observent que la dénomination sous laquelle ces sectaires sont connus vient du mot arabe *nosair*, *défenseur*, *soutien*, et qu'ils se la sont donnée eux-mêmes, parce qu'ils prétendent avoir secouru et reçu au milieu d'eux diverses colonies d'émigrés qui fuyoient les persécutions des musulmans.

Les Nosairis, que les Musulmans appellent *Ghelât*, c'est-à-dire *outrés*, *extravagans*⁹, diffèrent entièrement, par leurs opinions religieuses, des Mahométans orthodoxes, et se rapprochent beaucoup des Ismaélis. Ils admettent, ainsi que ceux-ci, la divinité d'Ali et la métempsycose. Ali, disent-ils, doit être adoré au ciel comme un dieu, et sur la terre comme le plus grand des prophètes. Sa toute puissance se manifeste dans les créatures. Mahomet est le voile qui tempère les rayons de sa gloire, et Suleïman-elfarsi¹⁰, le guide qui dirige les esprits vers son sanctuaire. Ils croient que l'âme, après avoir occupé un certain temps le corps qui lui a été assigné, passe dans celui de quelque animal, et successivement dans une plante ou un minéral, une étoile ou un météore, pour reparaitre enfin ici bas sous une nouvelle forme humaine, et parcourir à l'infini le même cercle de transmigrations. D'après ce principe, ils traitent de chimères les jouissances et les peines de la vie future, et ne reconnoissent que celles du monde matériel et visible auquel ils bornent toute leur existence. On prétend que la polygamie ne leur est point permise ; mais en revanche, ils ont, comme plusieurs peuples du mont-Liban, l'abominable coutume de se réunir, hommes et femmes, en assemblées nocturnes, pour s'y livrer dans l'obscurité au plus honteux libertinage¹¹. Ils n'observent qu'un très-

⁹ Ce surnom est donné par les Musulmans orthodoxes à plusieurs sectes des *Schias*, ou partisans d'Ali. *S. de S.*

¹⁰ Ce Suleïman [*Salmân Pâk*], natif de Perse et affranchi de Mahomet, est mis par les Musulmans au nombre de leurs saints. On prétend qu'il étoit originairement chrétien, et qu'il avoit beaucoup voyagé. Les soins charitables qu'il prodiguoit aux pauvres, et le zèle qu'il témoignoit pour la propagation de l'islamisme, depuis qu'il avoit été admis auprès de Mahomet, firent dire de lui qu'il étoit le père des malheureux et le plus ferme appui de la foi. Il mourut à Madaïn, l'an 35 de l'hégire, et l'on voit encore aujourd'hui son tombeau près des ruines de cette ville et dans le voisinage du monument connu sous le nom de Tak Kesra ou Voûte de Cosroës.

¹¹ Les reproches faits ici aux Nosairis paroissent très fondés. Hamza ben-Ali, dans la pièce du Recueil des Druzes, dont j'ai déjà fait mention, cite et réfute divers passages d'un écrit composé par un docteur Nosairi, où les unions les plus illégitimes sont présentées comme des actes de piété et comme le sceau de la foi et de l'attachement à la vraie religion. La même chose résulte de

petit nombre des préceptes du Koran, qu'ils ont altéré et interprété à leur manière. Le jeûne, les ablutions, le pèlerinage de la Mecque, la prière même, ne sont pas pour eux des pratiques obligatoires, et on les voit manger et boire de tout ce qui est défendu par la loi musulmane. Ils ont surtout une grande passion pour le vin, avec lequel ils font des espèces de libations mystérieuses en certaines fêtes qu'ils célèbrent une fois l'année. Des gens qui assurent avoir vu ces ridicules cérémonies d'un endroit où ils ne pouvoient être aperçus, rapportent que les Nosairis se rassemblent sous des rondes, et que là, assis autour d'un vaste bassin rempli de vin et couronné de bougies allumées, ils chantent des hymnes dans un idiome qu'on prétend être du syriaque, et qui n'est connu que des seuls initiés. Ils s'embrassent ensuite les uns les autres, se lèvent tumultueusement et renversent le bassin pour ramasser dans le creux de leur main et boire ainsi le vin qu'ils ont répandu.

Les Nosairis ont aussi des sacrifices de propitiation ; mais, comme je l'ai déjà observé, la prière n'est presque point en usage parmi eux. Quelquefois, cependant, ils invoquent le nom de Dieu, ou celui d'Ali, et saluent le soleil et la lune, lorsque ces astres se lèvent et se couchent. Il en est parmi eux (car ils sont divisés en plusieurs classes comme les Indiens) qui vouent un culte particulier à certains légumes, ou à des quadrupèdes, ou enfin aux parties naturelles de la femme. Une autre de leurs coutumes, que je ne dois pas omettre ici, l'ayant apprise d'une personne qui a beaucoup voyagé chez eux, c'est que lorsqu'ils sont réunis pour célébrer quelque fête civile ou religieuse, ils arrachent les poils à une chèvre¹² qu'ils ont long-temps bercée sur une natte, en maudissant Aboubecr, Omar et Othman pour qui ils ont beaucoup de haine et d'horreur, ainsi que les autres sectateurs d'Ali.

Les Nosairis sont infiniment supérieurs en nombre, en force et en richesses aux Ismaélis, leurs voisins, qu'ils haïssent et ne cessent d'inquiéter par les incursions qu'ils font souvent sur leurs terres. Par cela même, moins gênés que ceux-ci dans l'exercice de leur religion, ils ont une grande quantité de chapelles et de lieux de pèlerinage, à l'abri de toute insulte de la part des Turcs qui n'oseroient les

l'exposition des divers degrés d'initiation à la secte des Ismaélis, que j'ai tirée de Makrizi et de Nowairi. *S. de S.*

¹² Cette chèvre n'auroit-elle point quelque rapport avec la figure d'âne ou de veau qui est aujourd'hui révérée par les Druzes, mais qui étoit primitivement pour eux, ainsi que je crois l'avoir démontré dans un mémoire lu, il y a plusieurs années, à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, l'emblème des khalifes ennemis d'Ali et de ses descendants ? *S. de S.*

tourmenter au sein de leur propre pays. Au nombre de ces chapelles, ordinairement entourées de bosquets, est une petite rotonde où ils vont honorer, à certaines époques de l'année, la mâchoire d'un âne. Leur vénération ridicule pour cet animal vient de ce qu'ils prétendent que ce fut un âne qui mangea la feuille de *kolkas*¹³, sur laquelle furent primitivement tracés les préceptes de leur religion.

La nation des Nosairis est composée de plusieurs tribus ; les plus remarquables sont celles de *Reslan*¹⁴, de *Mélib* et de *Schemsin*¹⁵, toutes étroitement unies par les liens du sang et de la religion. Ces différentes tribus réunies sous l'autorité d'un seul Schéïkh ou chef, habitent, comme je l'ai déjà dit à l'article des Ismaélis, la partie des montagnes de Semmak qui est appelée *Safita*, du nom de leur bourg principal, situé à huit ou neuf lieues de Tripoli. C'est une ancienne forteresse à laquelle sont jointes plus de deux cent cinquante maisons ; elle est la résidence du Scheïkh suprême, qui jouit par droit d'hérédité, des prérogatives et des honneurs attachés à cette dignité. Celui qui en est revêtu aujourd'hui, s'appelle *Sakr-elmahfoudh* ; il est puissant, libéral, aimé de ses sujets et considéré par le gouvernement de Tripoli qui lui renouvelle chaque année son brevet d'investiture, moyennant les subsides convenus qu'il en retire.

Le pays des Nosairis se divise en plusieurs districts ; il est peu fertile en général, mais les habitans suppléent, par leur industrie et une constante vigilance, aux avantages qui leur manquent. Le moindre coin de terre susceptible de culture sur les rochers ou dans les campagnes, ne peut échapper à leur activité ; ils y sèment ordinairement du blé, de l'orge, du maïs, du sésame et toutes sortes de légumes, et parviennent à le féconder à force de soins assidus. Les fonds de leurs vallées se tapissent de vergers plantés de leurs

¹³ *Arum colocasia* L. Voyez la relation de l'Égypte par Abd-allatif, p. 22, 94 et suiv. *S. de S.*

C'est une espèce de pomme de terre indigène de la Palestine, qui pousse de très-grandes feuilles oblongues et épaisses. *R.*

¹⁴ On trouve sur les cartes de la Syrie, dans le pays occupé par les Nosairis, un lieu nommé *Restan*. On pourroit être tenté de croire qu'il faut corriger ce mot, et lire *Reslan* ; mais ce seroit une erreur. Voyez Abdu'lféda, *Annal. Mosl.*, tom. II, p. 213, et tom. IV, p. 429. *S. de S.*

¹⁵ Ce mot est le pluriel de *Schemsi*, qui peut signifier *solaire*, *adorateur du soleil*, et aussi *descendant* ou *sectateur d'un homme appelé Schems-eddin*. Michel Lefebvre, dans son *Théâtre de la Turquie*, p. 50, a fait mention d'une secte qu'il appelle *Solaires* ; mais il les place dans la Mésopotamie. *S. de S.*

mains laborieuses ; des pépinières de figuiers, de mûriers et d'orangers s'y mêlent agréablement, et des vignes abondantes couronnent les collines échauffées par le soleil. Le terroir produit, en outre, du coton, de la soie, des noix de galle, de la garance, de la soude et quelques autres drogues et racines ; mais il ne nourrit que très-peu de bestiaux. Ce qui leur en manque, s'importe de chez les peuplades Kurdes et Arabes qui mènent une vie errante dans les plaines de Tripoli. Les Nosairis ont cependant beaucoup de buffles qui leur fournissent un assez bon laitage, et qui leur sont d'une grande utilité pour le labour de leurs terres.

Les Nosairis dépendent de quatre différens gouvernemens, autrefois séparés mais aujourd'hui réunis sous la juridiction d'un même pacha. Ces gouvernemens sont ceux de Damas, de Hamah, de Tripoli et de Lattaquié qui embrassent pour ainsi dire tout leur territoire. Ils possèdent plus de huit cents villages situés les uns sur le penchant des montagnes et dans les vallons, les autres parmi les rochers, au milieu des bois ou dans les champs. Le Scheïkh *Sakr-elmahfoudh* règne sur eux en prince, mais son autorité n'est que temporelle. Un certain Scheïkh *Khalil* gouverne leurs consciences et jouit, sous ce rapport, des hommages religieux de la secte entière ; ce personnage, érigé depuis une quinzaine d'années en prophète, n'a ni résidence fixe, ni retenus assurés. Content de son pouvoir spirituel, il erre continuellement dans les villages et dans les campagnes, édifiant un peuple superstitieux et ignorant par ses sermons ridicules et ses saintes fourberies.

Les Nosairis forment un peuple doux, actif, laborieux, défiant envers les étrangers, exerçant les arts mécaniques, mais plongé dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Ils détestent les Musulmans, traitent d'extravagans et d'hérétiques les Ismaélis, et donnent aux Chrétiens qu'ils aiment, la préférence sur ces deux nations. Je ne sais sur quoi est fondée cette préférence, mais il est notoire que la plupart des docteurs de l'Islamisme reprochent aux Nosairis d'avoir emprunté des Chrétiens le dogme de la divinité de J.-C., pour l'appliquer à la personne d'Ali. D'Herbelot qui parle fort vaguement des Nosairis fait la même remarque à l'article *Nossairioun* de sa Bibliothèque orientale.

J'ajouterai que ces sectaires aussi fortement attachés à leurs montagnes qu'à leur religion, ne s'expatrient que fort rarement et pour une urgente nécessité ; par exemple, lorsqu'ils ont besoin de se pourvoir de bestiaux dont ils sont assez pauvres, ainsi que je l'ai déjà remarqué. Quant aux autres objets de consommation que la

nature leur à refusés ou dont ils manquent, faute d'aptitude à se les procurer par eux-mêmes, ils les achètent des Turcs et des Chrétiens qui se rendent souvent chez eux pour en exporter de la soie, du coton, de l'huile et des fruits secs ; du reste, s'ils entreprennent quelquefois des voyages, ce n'est que pour aller à Tripoli, Hamah ou Lattaquié, où ils trouvent abondamment ce dont ils ont besoin. Quoiqu'ils aient soin alors de prendre tous les dehors de véritables Musulmans, l'avidité surveillance des Turcs n'est pas toujours dupe de leur supercherie ; et s'ils viennent à être reconnus, les gouverneurs ne manquent jamais de prétexte pour leur faire souffrir des avanies. Si un des leurs est accusé de quelque crime vrai ou supposé, ces mêmes gouverneurs habiles à profiter de leur superstition, le condamnent à être pendu ; genre de supplice excessivement redouté des Nosairis à cause de l'opinion qu'ils ont que l'âme, ne pouvant s'échapper par la bouche, s'expose à être souillée en prenant l'issue opposée. Pour épargner un pareil malheur à leur frère, ils obtiennent à prix d'argent qu'il soit empalé ; le malheureux expire alors, la conscience tranquille, et l'avidité turque est satisfaite.

Le despotisme des Turcs, la superstition, l'ignorance et une vie agreste n'ont point étouffé, dans l'âme des Nosairis, tout sentiment d'indépendance et toute énergie ; plus d'une fois ils se sont révoltés contre le gouvernement de Tripoli qui voudrait doubler les impositions auxquelles ils sont taxés. Il n'y a pas long-temps que le pacha de Damas, sous le prétexte de tirer vengeance des violences atroces qu'ils avoient exercées contre les Ismaélis dans l'invasion de Mésiade, les fit attaquer brusquement par l'élite de ses troupes. Ces sectaires se défendirent courageusement, et les exploits de l'armée turque se bornèrent au pillage et à l'incendie de trois ou quatre de leurs villages ; elle fut rappelée aussitôt après.

Entourés de leurs montagnes qui sont autant de remparts élevés par la nature, et toujours prêts à s'armer pour la cause de leur religion, les Nosairis ne présentent aux Turcs aucun espoir de les détruire ; ils ne laissent pas néanmoins de leur être soumis, et pourvu qu'ils ne soient pas inquiétés de nouveau par les pachas, peut-être ne chercheront-ils jamais à se soustraire entièrement à la domination ottomane¹⁶.

¹⁶ M. Rousseau a joint à ce mémoire une traduction de quelques morceaux extraits d'un livre arabe qui traite des dogmes et de la morale des Ismaélis de Syrie, et qui a été trouvé à Mésiade lors du pillage de ce lieu par les Nosairis. J'en donnerai quelques échantillons dans un des volumes suivans de ces *Annales*. [Ce livre sera publié au cours de l'année 2008 dans la Bibliothèque

LIBRES DESTINATIONS

LES FUÉGIENS AU XVIII^e SIÈCLE

D'APRÈS
DES DOCUMENTS FRANÇAIS INÉDITS

Beauchesne [Le capitaine de vaisseau Beauchesne-Gouin, de Saint-Malo], dans sa traversée du détroit de Magellan, se trouva en rapports constants avec les Fuégiens et recueillit sur cette race déshéritée de précieuses informations, soit par lui-même, soit par les officiers qui faisaient partie de son expédition. Nous avons en effet à la Bibliothèque nationale un rapport original de cet officier et à la bibliothèque du Dépôt de la marine les relations fort étendues des deux ingénieurs hydrographes qui accompagnaient l'expédition, MM. du Plessis et de Labat. Nous contrôlerons enfin et nous compléterons ces informations au moyen de celles qu'a recueillies Jouan de la Guilbaudière pendant son séjour de onze mois à la Terre de feu, séjour qui lui a permis de recueillir un vocabulaire qui contient plus de trois cents mots et expressions. Ce vocabulaire nous a paru d'autant plus intéressant que les vieux documents de ce genre recueillis à la Terre de feu ne remontent pas, à ce que nous croyons, au delà de la fin du XVIII^e siècle ; il sera donc fort curieux, pour les philologues, d'étudier un vocabulaire plus ancien d'une centaine d'années.

Il ne faudrait cependant pas s'attendre à trouver parmi les renseignements que nous fournissent ces voyageurs des

d'Orient et d'Occident, *cf. infra. Note.*]

J'ai dit, dans une des notes précédentes, que les Nosairis ne diffèrent point des Karmates. J'ajoute ici que cette opinion est confirmée par un ouvrage arabe manuscrit, rapporté du Levant par M. Niebuhr, dans lequel on lit positivement : « En l'année 277 de l'hégire [*sic*], parut, dans les environs de Coufa, la secte des Karmates, qu'on appelle *Nosairis*. Elle eut pour auteur un homme de la ville de *Nasrana*, et de là vient le nom de *Nosairis* qu'on donne à ces sectaires ; elle se répandit ensuite dans la Syrie, où son auteur vint chercher un refuge. » *S. de S.*

informations précises comme celles que nous devons aux explorateurs modernes. Il n'est pas, chez eux, question de mensurations, et ils ne savent pas apprécier les intensités de la couleur de la peau et les déformations du crâne ; mais, comme tous les documents recueillis par les voyageurs de cette époque sont espagnols, anglais ou hollandais, il n'est pas sans intérêt, quand ce ne serait qu'au point de vue de la comparaison, de posséder des renseignements émanés de nos compatriotes.

« Les habitants de ce détroit, écrit du Plessis, ont le visage et le nez larges, la bouche grande, les lèvres grosses, les yeux petits, les cheveux noirs, rudes, coupés sur la tête et, devant les yeux, en forme de couronne. Ils sont d'une couleur olivâtre, d'une taille médiocre et fort robustes. » Robustes, il faut en effet qu'ils le soient étrangement pour résister à un climat très rude, pour ainsi dire sans vêtements, constamment à la recherche d'une nourriture problématique.



Fuigiens.

« La Terre de feu, dit de Labat, est habitée par des peuples divisés par bandes de trois, quatre, cinq ou six familles qui ne se séparent guère, et ont des quartiers qu'ils semblent regarder comme leur apanage et qu'ils n'abandonnent que peu de temps.

Néanmoins, ils sont instables, changent à tout moment de place, n'ayant aucune habitation fixe et ce, à ce que je crois, parce qu'ils ne vivent que de chasse et de pêche et qu'un même lieu ne pourrait toujours leur fournir les ressources nécessaires à leur subsistance. »

Nos auteurs sont d'accord pour nous peindre la façon dont les indigènes dressent leurs huttes temporaires qu'ils recouvrent de peaux de lions et de loups marins, pour nous décrire leur nudité qu'ils abritent « de peaux de loutres, vigognes et autres animaux dont ils font des mantes fort industrieusement cousues avec du fil fait d'écorce d'arbre ou de l'herbe qu'ils éteillent ».

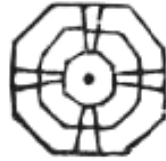
Leurs armes sont des flèches dont les dards sont armés de pierres à feu si bien taillées que nos meilleurs ouvriers d'Europe auraient peine à les imiter, et des perches longues de 8 à 10 pieds qu'on appelle vares, au bout desquelles ils amarrent ou enchâssent des os de baleine ou de lion marin qu'ils aiguisent en forme de lance, ou à défaut d'os ils en font avec le bois le plus dur qu'ils peuvent trouver.

Pour nourriture ils n'ont, la plupart du temps, que la chair de ces animaux qu'ils font quelquefois rôtir sur des charbons, mais qu'ils mangent crue le plus souvent, qu'elle sente ou non, peu leur importe. De Labat et du Plessis sont d'accord pour déclarer que la nourriture, quelle qu'elle soit, est également partagée par le plus vieux entre toutes les familles, « ayant cela par-dessus tout, dit de Labat, qu'ils n'ont presque rien qu'en commun pour ce qui concerne la subsistance ».

Suite et fin au prochain numéro des *Cahiers*.

BIBLIOTHEQUE D'ORIENT ET D'OCCIDENT

West-östlicher Büchersammlung



La *Bibliothèque d'Orient et d'Occident* doit constituer, au fil de ses publications, un fonds documentaire, réunissant ouvrages, essais et articles, principalement de la première moitié du dix-neuvième siècle, autour des thèmes majeurs des *Cahiers D'Orient et d'Occident*. Il s'agit, avec cette initiative, de mettre à la disposition des lecteurs des *Cahiers* des textes à peu près inaccessibles et qui, malgré leur intérêt, ne seront jamais repris par l'édition commerciale ; une défaillance dont on ne saurait toutefois lui tenir rigueur et que l'édition en ligne compense de la sorte. Il n'en reste pas moins indispensable, en effet, que ces documents soient connus et par conséquent diffusés. Tel est l'objectif de la *Bibliothèque d'Orient et d'Occident* dont le catalogue devrait, années après années, s'enrichir de titres nombreux consacrés à ce que l'on désigne comme *l'Orient intérieur*, en référence aux initiations occidentale et orientale, ainsi qu'aux maîtres spirituels qui, depuis les saints Imâms, *l'Ami de Dieu de l'Oberland*, Jacob Boehme, pour n'en citer que quelques uns, ne cessent d'inspirer la recherche intérieure d'un « petit nombre » d'*Orientaux* (cf. Henry Corbin).

ABONNEMENT - ANNEE 2008
10 volumes par an

Ces documents seront disponibles en fichiers de format PDF, sur demande auprès des éditions en ligne *D'Orient et d'Occident*, à l'adresse jm@moncelon.fr.

Contribution facultative à la *Bibliothèque d'Orient et d'Occident* à adresser :
BP 4103 - 66043 Perpignan cedex.

CATALOGUE 2008

ANTOINE DE CHÉZY

Œuvres

Choisies et présentées par Jean Moncelon

Il est une justice à rendre à Antoine-Léonard de Chézy, né le 16 janvier 1775, à Neuilly, mort à Paris en 1832, qui fut l'inventeur du sanscrit dans notre pays, et son premier professeur, au Collège de France (1815). Certes « il reste le professeur dont seuls les élèves ont connu le mérite, car il ne publia que peu de choses, et ils le lui reprochent ». Cependant, même si sa bibliographie se limite effectivement à quelques titres, et si nous ne devons n'en retenir qu'un seul, qui serait alors sa traduction de *La Reconnaissance de Sacountala* (1830), il resterait un des orientalistes majeurs du dix-neuvième siècle.

Vol. 1, *Parution en janvier 2008*

CSOMA DE KÖRÖS
Textes et Documents
Établis par Jean Moncelon

Voici plus de cent ans que son nom n'était plus connu que de quelques rares spécialistes de la « renaissance orientale » des commencements du dix-neuvième siècle, quand les savants anglais, français et allemands dirigèrent leurs recherches en direction de l'Inde, de la Chine, et du Tibet. Parmi eux, le plus singulier est sans conteste le Hongrois Csoma de Körös : « En arrivant dans l'Inde, Jacquemont assiste en 29 à une séance de la Société de Calcutta où l'on vote une subvention pour Csoma, qu'il visite longuement, l'année suivante, à Kanum ; il avait entendu parler en Europe de ce pèlerin de la linguistique, venu en Asie « comme une fusée à l'aventure ». La mémoire de l'admirable Csoma mérite d'être honorée non seulement pour le savant à qui l'on doit l'introduction en Europe de la langue et de la littérature tibétaines (1834), mais surtout pour l'homme. C'est pourquoi nous mettons aujourd'hui à la disposition des lecteurs intéressés quelques études et documents biographiques qui ont trait à l'incroyable aventure que devint sa vie lorsqu'il quitta un jour de 1819 sa Transylvanie natale, à la recherche des origines de la langue hongroise, pour atteindre les vallées inhospitalières du Ladakh, après un voyage (à pied) de trois années. C'est en Inde et au Tibet que Csoma de Körös devait vivre plus de vingt ans et mourir finalement, en chemin vers la Mongolie, sur les traces toujours des origines de la langue hongroise. Cet homme qui ne prit jamais de repos, qui vécut dans le plus complet dénuement, et traversa des épreuves physiques et morales dont nous ne connaissons jamais aucun épisode, force évidemment l'admiration, et c'est le moins qu'on puisse faire pour que son souvenir demeure vivant que de lui consacrer le présent volume.

Vol. 2, Parution en février 2008

RULMAN MERSWIN
Le Livre des Neuf rochers

L'œuvre majeure de Rulman Merswin, *Le Livre des Neuf rochers* (*Das Buch von den neun Felsen*), a longtemps été attribuée au Bienheureux Henri Suso, mort à Ulm, le 25 janvier 1366, jusqu'à ce que Charles Schmidt en découvre le manuscrit en 1858 et le publie l'année suivante à Leipzig. C'est la raison pour laquelle la présente traduction, qui fut publiée à Paris en 1856, est extraite des *Œuvres* du bienheureux Henri Suso. Bien qu'il soit d'usage de placer Rulman Merswin, avec quelques autres de ses contemporains, tous *Amis de Dieu*, parmi les auteurs « plus humbles » en rapport avec « les très grands, Eckhart, Tauler, Suso lui-même » (Jeanne Ancelet-Hustache), l'attribution ancienne à Henri Suso du *Livre des Neuf rochers* semble témoigner de la place éminente qu'occupe cette œuvre dans la littérature spirituelle de son temps ; une œuvre que son éditeur, Charles Schmidt, comparait, quant à lui, « par l'ardente imagination qui y règne », aux « immortels poèmes de Dante ». Quoi qu'il en soit, il est question avant tout dans cet ouvrage d'initiation chrétienne, d'une expérience initiatique commune à Dante justement ainsi qu'à Rulman Merswin, dont le terme reste la vision de l'Essence divine : « Ô grâce très abondante, qui me fit présumer / De planter mes yeux dans le feu éternel » (*Paradis*, XXXIII, 82-83). Pour ce qui est de Rulman Merswin, comme on l'apprendra à la lecture, « la porte de son

origine lui fut ouverte tout à coup, et pendant un seul instant, il vit Dieu, son principe, à découvert ou au moins d'une manière très-parfaite ». Et c'est certainement cette dimension initiatique *chrétienne* qui confère au *Livre des Neuf rochers* tout son intérêt pour les Pèlerins d'Orient d'aujourd'hui, en marche vers l'Île Verte.

Vol. 3, *Parution en mars 2008*

CHARLES SCHMIDT

Essai sur les mystiques du quatorzième siècle

L'*Essai* de Charles Schmidt fut présenté comme thèse à la Faculté de Théologie de Strasbourg en 1836 et publié la même année. Si sa longue introduction, malgré ses mérites, ne présente plus qu'un intérêt historique, en ce qu'elle exprime un point de vue théologique conventionnel (Charles Schmidt est protestant), les développements de l'auteur autour de Maître Eckhart, Jean Tauler, Henri Suso, Jean Ruysbroek, ainsi que des Amis de Dieu sont riches de multiples enseignements qui s'adressent aux mêmes Pèlerins d'Orient qui auront apprécié, de Rulman Merswin, le *Livre des Neuf rochers*.

Vol. 4, *Parution en avril 2008*

L'INDE MUSULMANE

D'après Garcin de Tassy

(2 volumes)

Les deux présents volumes réunissent autour d'un important Mémoire que Garcin de Tassy publia en plusieurs livraisons dans le *Journal asiatique* en 1831, deux longues recensions de sa plume qui, de son aveu même, le complètent utilement. La première parut dans le tome IX du *Nouveau Journal asiatique* en 1832. Elle rendait compte d'un ouvrage, publié à Londres la même année, dont l'auteur, Mme Meer Hassan Ali, était une Anglaise qui avait séjourné pendant douze années en Inde auprès de son mari, un musulman anglophone, d'une famille de lettrés de confession chiïte. L'ouvrage s'intitulait : *Observations on the Musulmauns of India*. Les informations recueillies de première main méritaient toute l'attention de Garcin de Tassy qui les exploita en relation avec son propre Mémoire. La seconde recension, parue dans *Le Journal des savants*, en août 1833, concernait cette fois la publication par un Indien musulman, Jafar Scharif, du *Qanoon-e Islam* (*Règles de l'islamisme, ou usages des Musulmans de l'Inde*), traduit et présenté par G.A. Herklots. Consacré aux pratiques culturelles des musulmans de l'Inde, ce *Qanoon-e Islam* confirmait en bien des points le *Mémoire* de Garcin de Tassy. L'ensemble constitue par conséquent un volume complet sur les « particularités de la religion musulmane dans l'Inde », dans le premier quart du dix-neuvième siècle, certes, mais nous savons aussi que *rien n'a vraiment changé* des pratiques des musulmans indiens, en Inde comme au Pakistan.

Vol. 5 et 6, *Parution en mai et juin 2008*

Description des 4 titres prévus pour le second semestre 2008 dans le prochain numéro des *Cahiers*.

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

Le Christ *dont la Croix est l'Arbre de vie.*

Documents d'Orient et d'Occident

Madame de Staël, « Des philosophes religieux appelés
Théosophes », *De l'Allemagne*, 1802.

« Une légende sur la femme de Timour », *Revue du Monde Musulman*,
juin 1922.

« Caspar David Friedrich », extrait de *L'Art de l'Allemagne*, Hippolyte
Fortoul, Paris, 1841.

Mémoire sur les Ismaélis et les Nosairis de Syrie, adressé à M.
Sylvestre de Sacy par M. Rousseau, Consul-Général de France à
Alep, *suite et fin*, *Annales des Voyages*, tome XVIII.

Libres destinations

« Les Fuégiens au XVIIe siècle, d'après des documents français
inédits », *Revue de Géographie*, janvier-juin 1891.

La Bibliothèque d'Orient et d'Occident

Les six premiers volumes de l'année 2008 :

Antoine de Chézy, Csoma de Körös, Rulman Merswin, Charles
Schmidt et Garcin de Tassy.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2008